

Le Louisianais.

JOURNAL DES PAROISSES ST. JACQUES ET ASCENSION, LE.

PREL DES ANNONCES... Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion... Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se règlent de gré à gré avec l'Éditeur.

J. GENTIL, REDACTEUR.

—M. Just Comes, de Donaldsonville, est l'agent autorisé du LOUISIANAIS pour toutes les paroisses de l'Etat. Il a plein pouvoir pour abonner, traiter des avis et des annonces, et collecter.

Ils se nomment WELLS, KENNER, ANDERSON et CASENAVE! Hommes, femmes, enfants, Louisianais, n'oubliez pas ces noms-là.

NORD ET SUD.

S'il faut, en juger par certains organes de la presse du Nord, et surtout par l'inclémence politique que le Nord suit trop fidèlement à notre endroit, nous sommes vraiment peu aimés par nos frères d'en haut. Nous le déplorons, et de tels sentiments nous peinent. Oui, le Sud est traité en héraie. C'est d'une façon cavalière qu'on l'apprécie, pour ne pas dire d'une façon brutale. On lui nie jusqu'au droit de se plaindre. Nous sommes toujours des mutins, des rebelles, des esclavagistes, des révolutionnaires, des barricadeurs, des bâtardeurs, des sudistes, etc. On ne se croit pas même tenu à nous rendre justice. La loi démocratique et républicaine, ici comme à Sparte, ne s'étend pas jusqu'aux flotes. Est-ce que nous n'avons pas toujours tort? Pouvons-nous même avoir raison? Taisons-nous donc!

Et l'on dit, pour expliquer et colorer cette antipathie, que nous haïssons le Nord, que nous sommes hautains pour ceux de Philadelphie et de Boston, que nous traitons les républicains en misérables et en voleurs, enfin que nous sommes méprisés de vices, de corruptions, de moeurs, d'insolence et de préjugés épouvantables. Le Sud n'est pas parfait, le Nord non plus. Nord et Sud, nous ne sommes certainement pas dignes de dénouer les cordons de soldiers du Christ. Si Washington revenait, il nous trouverait sans doute s'abîmés. Ne soyons donc pas sévères les uns pour les autres. Mais que nous n'aimions pas Grant et son administration, c'est un droit incontestable que nous avons, pour ne pas dire un devoir. La victime—et nous sommes une victime—serait bien fâché et bien misérable si elle poussait l'oubli de soi-même et le servilisme jusqu'à baiser les mains et lécher les pieds du bourreau. Car ce ne sont pas là des phrases de journaliste, et nous disons simplement ce qui est. La Louisiane, depuis la guerre et au nom de la reconstruction, a été systématiquement pillée, insultée et avilie. Ce sont des galériens qui l'ont détroussée et qui lui ont craché à la face. Il se peut que Grant n'ait été qu'une machine, mais il a été une machine à violence, à persécutions et à despotisme. Nous croyons même qu'il a été plus qu'une machine intelligente, car il a eu la volonté et la conscience du mal. Examinez froidement sa politique. Ce ne sont pas les sages conseils qu'il a écoutés, ce ne sont pas les hommes modérés qu'il a entendus, ce ne sont point des républicains honnêtes et sincères qu'il nous a imposés et auxquels nous aurions certainement accordé notre estime et notre confiance. Mais Grant, plus soldat qu'homme d'état, n'a écouté que les conseils de la haine, obéi qu'aux impulsions de la colère, lâché contre nous que les coupe-jarret et les détresseurs de son parti. Quand Butler a cessé d'être son conseiller, Williams est devenu son âme damnée et intime. Nous maltraitons les républicains! C'est cette proposition-là qu'il faut renverser, si vous voulez être dans le vrai. Mais elle est encore fautive, telle que vous l'émettez. Nous déclarons hautement, et nous ne craignons pas le démenti, que les républicains en question ne le sont pas, et qu'ils sont tout simplement la honte et l'opprobre du parti auquel ils disent appartenir. Ils ont le républicanisme du mensonge, de l'effronterie, du pillage, de la corruption et du crime. S'ils se fussent trouvés à la prise des Tuileries, en 1848, on les aurait fusillés sur place, et l'on aurait écrit au poteau: fusillés comme voleurs! Non, en vérité, ce ne sont pas comme républicains que nous les méprisons, que nous les repoussons, que nous leur

tourne le dos avec dégoût, mais comme gens sans aveu, sans conscience, sans foi et sans honneur. Ceux qui sont républicains vrais, sincères, honnêtes et dignes, ont toute notre amitié et tout notre respect. Bien plus, si nous avons personnellement le plus souverain mépris pour la plupart des carpet-baggers, c'est que ces aventuriers de la politique sordide ont flétri et souillé la foi de notre vie et les dogmes saints de notre religion et de notre république. Hélas! quand on croit entrer dans un temple de justice et qu'on se trouve dans une caverne d'affreux variétés et d'horribles gueux, on se couvre la face et l'on comprend la honte.

II. Ce n'est donc ni l'homme du Nord ni le républicain que nous repoussons. Si le Nord nous avait envoyé des hommes d'honneur, des conseillers honnêtes et des républicains sages; s'il eût fait appel à nos sentiments d'hospitalité pour des travailleurs consciencieux, des ouvriers intelligents et des citoyens honorables; s'il avait voulu combattre nos préjugés et nos ignorances par la bonne et saine médication de la probité et de la vertu, nous l'aurions remercié, écouté et aimé. Car si le Louisianais, très peu compris au Nord, a la tête chaude du méridional, il a aussi un cœur chaud et généreux. On n'en fait rien avec la violence, et il se regimbe contre l'outrage; mais il s'assouplit à la bonté et sourit à la bienveillance. Mais le Nord, inconscient, indifférent, mal inspiré, nous a vomi pour médécins ou garants d'amitié son écumé et sa bave. Ceux qui portent ici son drapeau, on tout au moins le disent, sont de bien pitoyables sires; et nous ne croyons pas, malgré notre humiliation, bien que nous ayons besoin de tranquillité et de paix, dût un châtimement exemplaire nous frapper, qu'il soit possible de donner à ces gens-là une fraternelle et cordiale poignée de main. Mais s'ils valaient quelque chose, s'ils se recommandaient par la bonne volonté, s'ils étaient à moitié honnêtes, comme nous nous livrerions entièrement à eux! Vous ignorez point que notre intérêt tout entier est dans la réconciliation, dans l'apaisement des passions, dans la bienveillance mutuelle, dans la fraternité des Etats, dans l'Union aussi bien politique que commerciale et sociale, en un mot, dans la paix. La haine nous tue. Et nous avons des terres qui attendent des hommes et des bras, qui attendent demain à ceux du travail et du courage, et que les taxes, complices des ronces et des bêtes de proie, ruinent présentement. Venez donc, choisissez, travaillez et ne volez pas. L'immigration serait un salut, mais une immigration de travailleurs, non de carpet-baggers et de traîtreurs.

On se figure encore à une certaine latitude que la Louisiane est française, que la Nouvelle-Orléans a les moeurs et le tempérament de Marseille, que cela est un crime et fait ombre sur un tableau américain et anglo-saxon. Erreur. C'est là de l'histoire ancienne. La couche française et primitive a disparu, et l'élément qui domine en Louisiane, qui fait nombre et poids, est l'élément du Nord. Si la langue française est encore parlée dans quelques familles, et s'il est encore par ici de rares journaux publiés en cette langue, c'est tout simplement dû aux souvenirs de famille, d'origine et de respect traditionnel. Et puis, messieurs les Saxons, laissez-nous dire que la France n'est pas morte, qu'elle rayonne encore, même que vous baissez demain la tête devant elle.

Enfin, paraît-il, nous avons des préjugés de race!—Vous êtes vraiment étranges, amis et frères du Nord, et votre logique n'est pas serrée. Est-ce que vous ne nous maltraitez point parce que vous ne nous croyez français, c'est-à-dire latins? Est-ce que les carpet-baggers ne sont pas vos amis et vos protégés, parce qu'ils sont Anglo-Saxons? Vous avez, voyez-vous plus de préjugés que nous, et vous n'aimez du noir que sa haine contre le blanc du Sud. Quand vous verrez que ce noir nous aime, vous le traiterez en Indien. Demain, car nous connaissons votre tendresse saxonne, vous le sacrifierez sans pitié. Vous n'êtes pas une race bonne, facile, à cœur bête. Et cependant l'homme noir n'est pas méchant. Si on l'a traité avec prudence et mesure, si on ne l'a point affolé dans l'orgie politique, si on voulait l'instruire honnêtement et le conduire avec sincérité, il vivrait. Le Sud, dans ses hom-

mes intelligents, et ils sont nombreux, entend ne pas faillir à son devoir en ce qui concerne l'affranchi. Il a plutôt les préjugés de la faiblesse que de la haine. Il sera généreux et juste. Il ne veut pas que l'élévation d'une race soit due à l'avisement d'une autre race. Quel bien lui ferait une léproserie! Ne sait-il point qu'il faut au travailleur libre une valeur intellectuelle et morale? Et puis, messieurs, pensez-vous vraiment que nous soyons des ogres ou des niais, et que nous ne sachions pas lire l'heure au cadran du dix-neuvième siècle et de la démocratie?

Mais s'il est une chose illogique, inadmissible, qui n'est d'aucun programme et d'aucune civilisation, qui suffirait, si elle s'affirmait plus longtemps parmi nous, à dégoûter la conviction la plus robuste et à saper la foi la plus ferme, c'est certainement celle-ci:—Mettre l'ignorance et la méchanceté en haut, et l'intelligence et l'honnêteté en bas—consacrer un gouvernement de fripons et d'idiots.

Voilà cependant ce que la Louisiane a eu depuis sept ans, par le bon plaisir du Nord, et ce qu'elle ne veut plus avoir.

Elle l'a dit nettement au 2 novembre dernier. Le suffrage universel s'est prononcé à haute et intelligible voix.

Mais M. Kellogg, M. Williams et M. Grant, en partisans misérables, ne veulent pas que la Louisiane soit libre, et ils se raillent criminellement d'un peuple outragé. Ils opposent la baïonnette, le sabre et Sheridan au droit.

Où sont donc les républicains, et quels sont les rebelles?

NOUVELLES.

LOUISIANE.—La force prime le droit, répète de Grant. Anssi Sheridan, l'ami de la Louisiane et l'exécuteur des basses-œuvres de Grant, a-t-il assumé le commandement militaire et suprême. La Nouvelle-Orléans est un camp. Les rues sont bleues de troupes. Des baïonnettes ici, des canons là, des soldats partout. Qui vive? crie la sentinelle. Peuple, il faut répondre: esclave! Règne du sabre, règne de la soldatesque, règne de la brutalité, et plus de république. Aussi, voici le sommaire de ce qui s'est passé le 4, à la Maison d'Etat. —Maison fermée de baïonnettes.—Réunion des représentants au nombre de 102.—Acclamation de L. A. Wiltz comme speaker provisoire.—Le speaker administre le serment aux membres.—La Chambre décide que les contestants conservateurs des paroisses réservées par le Bureau des Retours ont droit à leurs sièges.—On procède à l'élection du speaker.—Opposition, bruits, tempêtes, colères des radicaux.—L. A. Wiltz est élu par 55 voix.—Les membres radicaux font un tapage infernal et veulent se retirer.—On va se battre.—Trobiani, général et commandant des forces qui stationnent dans la rue et jusque dans l'antichambre, entre.—Il a des ordres de Grant et de Kellogg, et il fait que la Chambre soit organisée sur l'appel du rôle fait par le greffier de la dernière Chambre, le nommé Vigers.—Wiltz proteste.—Entrée des soldats, baïonnette au fusil.—Les conservateurs refusent de répondre à l'appel de leurs noms.—Embarras de Trobiani, qui ne connaît pas les membres.—H. Campbell, général de Kellogg et carpet-bagger, les désigne et les nomme.—Expulsion violente des 7 membres des paroisses réservées.—Campbell veut faire un discours, mais Wiltz lui impose silence.—Trobiani ordonne à Vigers de lire le rôle et de faire l'appel.—Nouvelle protestation de Wiltz.—La Chambre est un camp de soldats.—C'est alors que Wiltz, l'orateur de cette Chambre outragée, prononce les paroles suivantes: —"Comme l'orateur légal de la Chambre des Représentants de la Louisiane, j'ai protesté contre l'invasion de notre salle par des soldats des Etats-Unis avec des armes chargées et la baïonnette au bout du fusil. Nous avons vu nos collègues saisis violemment par la force des armes et arrachés d'au milieu de nous malgré leurs protestations solennelles. Nous avons vu une force de soldats défilés des deux côtés dans la salle des Représentants de la Louisiane. J'ai protesté contre cela au nom d'un peuple jadis libre. Je proteste de nouveau au nom de l'Etat de la Louisiane, au nom de l'Union. Le fauteuil de l'orateur de la Chambre est entouré par les troupes des Etats-Unis, les officiers de la Chambre sont prisonniers dans leurs mains, je déclare donc solennellement que la Louisiane a cessé d'être un Etat souverain.

qu'il n'a plus de gouvernement républicain, et je fais appel aux représentants de l'Etat pour qu'ils se retirent avec moi devant ce déploiement de force armée."

Et les membres conservateurs, ayant Wiltz à leur tête, ainsi que les officiers de la Chambre, se sont retirés en corps et réunis au No. 71 de la rue St. Louis, pour délibérer. Quant aux autres, ceux des baïonnettes protectrices, ils se sont organisés, si toutefois on peut donner ce nom à cette chose. Ils étaient 50, mais ils ont trouvé le moyen d'être 54. La sale, la sale besogne qu'on nous force à faire! disaient les soldats mécontents.

Malgré tout, Grant, Sheridan et Kellogg ne doivent pas être satisfaits. Le peuple ne s'est pas soulevé, et le sang n'a pas coulé. —Le comité congressionnel, de son côté, a terminé son enquête. Il a entendu, il a vu, il a sondé la profondeur de la boue Kellogg, Anderson, Wells et autres. Qu'il dise. Si le Congrès est encore muet, attendons le peuple des Etats-Unis; si le peuple des Etats-Unis ne répond pas, disons que la république n'est plus et que Grant n'est pas trop vil pour nous.

P.S.—Quelques agents provocateurs, des mines à la Kellogg, ont cherché à causer du désordre et un conflit dans la rue. Mais le peuple est resté calme, et l'indignation des Louisianais est muette. Il n'y aura pas de sang versé. Sheridan en sera pour ses frais, et Grant aussi. Ce M. Sheridan a dépêché un étrange télégramme à Washington. Il prétend que nous sommes des bandits, qu'il faut arrêter et châtier les chefs des bandits, et que le président Grant doit proclamer que nous ne sommes que des bandits. Donc, va pour des bandits, M. Sheridan.

—Mac Emery a envoyé à Grant une protestation contre l'intervention de la force armée? A quoi bon?—La Bourse des Marchands, la Chambre du Commerce et la Bourse au Coton de la Nouvelle-Orléans se sont respectivement réunies et ont voté des résolutions et des protestations contre ce qui s'est passé et contre les honnêtes imputations de M. Sheridan. A quoi bon? Les calamités de M. Sheridan sont sans poids.—M. Jeffries et G. D. Kelly, deux membres conservateurs de la Législature, ont intenté un procès en dommages contre Sheridan, Emory et l'ex-fidèle Trobiani. A quoi bon? Il n'y a pas de juges en Louisiane.

Il est inutile de dire que les législateurs et les sénateurs de Kellogg siègent. Antoine et Hahn les président, et les soldats les protègent. —Londre règne à Varsovie!

NOUVEAU MONDE.—Discussion agitée au Congrès à propos des affaires de la Louisiane. Rien de fait. Pas grand'chose à attendre de ce côté, car l'esclavage est soumis à Grant.—La presse du Nord est indignée ou sévère. Quelques meetings d'indignation ont eu lieu ça et là. Hélas! La république des Etats-Unis n'aura pas vécu un siècle.

VIEUX MONDE.—Le sabre, là-bas comme ici, fait ou fera son œuvre. Il semble que la soldatesque soit le résumé de notre civilisation.—Bismark, grâce à cette soldatesque, règne souverainement en Allemagne.—En France, Me-Mahon, réunit les meneurs de Versailles, presse, gourmande, s'impatiente et caresse la poignée de son sabre. Avec toute la loyauté de sa conscience et de son intelligence, car il est loyal, il médite quelque mauvais coup.—En Espagne, le sabre a dénoté la situation. C'est un général, Martinez Campos, qui s'est le premier prononcé en faveur du prince Alphonse, fils d'Isabelle. Et les armées du Nord et du Centre ont fait chorus, ainsi que la flotte. Le peuple espagnol possède donc actuellement un roi constitutionnel. Il doit être heureux. Car Alphonse accorde une amnistie complète à tous les Carlistes, promet aux Cubains son amitié, convoque les Cortès, affirme qu'il veut être le roi de tous les Espagnols, et reçoit modestement la bénédiction du pape. Alphonse sera bientôt reconnu par tous les souverains d'Europe. Combien de temps régnera-t-il? En attendant, Madrid lui prépare une réception splendide. Ledra Rollin est mort. Il a bien fait de mourir. Au moins il ne verra pas un autre 2 décembre.

P.S.—Le nouvel Opéra de Paris a été ouvert. Etaient présents à l'ouverture, M.M. Mac-Mahon, Ladmiraal, le Lord

Maire, d'Aumale, le roi Alphonse, sa mère Isabelle, l'ex-roi de Hanovre, etc., et pas de roquets de bas étage.

LOCAL.

ASCENSION.—Comme nos abonnés et lecteurs l'ont vu au dernier numéro du LOUISIANAIS,—celui qui commençait l'année 1875,—nous avons modestement revêtu la robe neuve. Inutile de dire que cette robe neuve, comme le fut la vieille, sera toujours l'enveloppe décente de nos idées, de nos principes et de notre invariable politique de bonne volonté, de justice et d'indépendance. Rien n'est changé en nous. L'œuvre cynique et malhonnête des Wells, des Anderson, des Casenave, des Kellogg et autres, qui n'est qu'un attermoisement, ne saurait nous courber le genou et la tête. Elle a pour effet de nous fortifier dans le devoir. L'ennemi de la Louisiane, qu'il soit triomphant ou non, sera éternellement notre ennemi, et nous ne nous croyons pas le droit de lui pardonner sa haine. Quant aux amis de cette pauvre et malheureuse Louisiane, qu'ils soient blancs, qu'ils soient noirs, qu'ils soient démocrates, qu'ils soient conservateurs, qu'ils soient libéraux, qu'ils soient républicains, sincères, ils seront toujours nos amis. Nous ne les flatterons point, puisque la flatterie est chose vile, mais nous aurons pour eux la justice et le respect qui leur sont dus. Mais il faut expliquer ici un au-dace et un empêtement. Nous nous sommes permis d'ajouter un mot au sous-titre du LOUISIANAIS. Nous sommes maintenant journal de St. Jacques et de l'Ascension. Pourquoi donc? C'est que ces deux paroisses, voisines, unies et amies, composent un même district sénatorial, et que M. Pierre Landry, ou tel autre, est aussi bien le sénateur de St. Jacques que celui de l'Ascension. En second lieu,—et cette considération n'est pas sans importance,—la paroisse Ascension ne possède pas de journal publié en français, bien que nos voisins appartiennent comme nous à la vieille et respectable race franco-américaine. Ils sont Acadiens, et leurs pères sont nos pères. Ce titre les dispense de tout autre titre. Ils parlent le français, et font bien. Ce n'est peut-être pas là, l'idiome des carpet-baggers; mais la langue qu'ils parlent, que leurs pères ont parlée, qu'ils conservent religieusement en souvenir du passé et par respect pour la famille, n'est pas celle de l'obscurité, de la duplicité et du mensonge. Elle est franche comme son nom. Claire, variée, riche, d'une merveilleuse souplesse, elle ne peut trop cependant s'assouplir aux mensonges, à l'impudence et à l'effronterie. Elle sait rougir. Est-ce un mal? Avec elle, soyez en sûrs, les carpet-baggers n'auraient pu accomplir leur œuvre infâme et maudite. Et s'il est une langue qui a vertement foudroyé ces gredins-là, c'est assurément la nôtre. Warmoth, que nous avons vu une fois et une minute, nous a fait cet aven et cette honneur. Nous avons accepté le compliment et promis de ne point l'oublier. Enfin,—et cette dernière raison a encore sa valeur,—nous comptons de nombreux amis dans la paroisse Ascension. On nous y lit sans prévention, avec une certaine bienveillance, comme un ami sincère. On n'a point oublié qu'aux jours de lutte, quand il fallait payer de sa personne et de sa voix, lorsqu'il y avait un certain courage à défendre la Louisiane et son peuple, nous n'avons point hésité à remplir notre devoir.

Donc, citoyens de l'Ascension, nous vous saluons fraternellement, et nous vous prions d'accepter le LOUISIANAIS comme trait-d'union des sentiments qui doivent exister entre les deux paroisses. —M. James Comes, Lafon, Lefèvre, Le Roy, Gondran, Ferrier, Landry, Reynaud et autres vous diront cela mieux que nous.

VARIA.—Remerciements à l'ami Comes, du Seminaire et de l'Equitable, pour envoi de journaux au LOUISIANAIS. Bien que nous nous refusions le droit de piller nos confrères et de rédiger le LOUISIANAIS avec une paire de ciseaux, la lecture des journaux nous est toujours profitable et agréable. —Il ne faut pas demander si le général Hunsaker, qui est un grand général, et son ami Dickerson, les deux dignes représentants de la plus misérable paroisse de l'Etat, sont avec Kellogg.

—Critiquer le mal, approuver le bien, c'est là une partie de la tâche du journaliste.

Si donc il nous est arrivé de malmenner parfois quelques fonctionnaires publics et de gourmander certains post-masters, non sans raison, puisqu'ils négligeaient leur devoirs et se moquaient du public, il nous semble bon de rendre justice aux employés qui font consciencieusement leur devoir.

Et M. John Clem, le porteur de malles du Convent P. O. est un fonctionnaire fidèle et exact.

—Si le shérif meurt, qui le remplace? —Le coroner, dit la loi. Le coroner doit donc ne pas être un ignorant complet. Au reste, comme coroner et dans l'exercice de ses fonctions, il est tenu à faire preuve d'une certaine intelligence et d'un certain savoir. Ne lui faut-il pas écrire et signer une enquête et un procès-verbal?

Tel n'est pas le cas avec le coroner de notre paroisse, M. S. Cook. Car M. S. Cook ne sait ni lire ni écrire. Nous savons qu'il est ministre, même un peu évêque in partibus Afrorum, et qu'il psalmodie des psaumes avec une certaine harmonie; mais de telles qualités ecclésiastiques, dans un pays où l'Eglise et l'Etat font au moins deux, ne suffisent pas.

Que M. Cook donne donc sa démission de coroner, d'évêque même, s'il le veut.

Ne croyez pas que nous repoussions M. S. Cook, un bon vieux homme, parce qu'il est noir, car vous seriez dans l'erreur, et nous n'avons pas de ces préjugés-là; mais notre excellent vieil homme Cook est autant capable d'être coroner que nous sommes capable d'être évêque.

—Les radicaux blancs se trompent quelquefois. Ils ont tort de compter sur l'obéissance passive des comparses noirs. Ce ne sont plus eux qui manœuvrent ces comparses-là. Les noirs, il est vrai, aux jours de l'élection, font bien cause commune avec les radicaux blancs; mais ils entendent, une fois le gâteau conquis, le garder pour eux-mêmes.

Leur aurait-on lu et expliqué la fable de Bertrand et de Raton?

—Qui a fait la dernière élection à St. Jacques?—Incontestablement M. Hagins, le shérif, l'homme à la Convention qui salit et pollua la Maison de Cour. Et il l'a faite avec son élément, l'élément noir. Les blancs de son ticket n'ont doublé le cap africain qu'à l'aide du pavillon noir, et ils n'ont pas été élus pour leur mérite. Jeff Davis lui-même aurait doublé le même cap sur le même navire.

Ne nous étonnons donc point que les proutons noirs sautent quand M. Hagins saute. Etonnons nous moins encore que M. Hagins, un meureur et un chef, se croie maître, roi et despote éternel. En voulant tout conduire, tout accaparer, tout contrôler, être tout, il agit selon la doctrine des radicaux et des cumulards,—doctrine qui n'est réprouvée que par les démocrates et les conservateurs,—doctrine qu'on ne doit et qu'on ne peut combattre qu'avec des principes.

Quant au vrai peuple, il ne saurait faire une différence essentielle entre les cumulards blancs et les cumulards noirs, entre les radicaux blancs et les radicaux noirs.

Si vous voulez qu'il soit avec vous, soyez avec lui, prenez ses intérêts et non les vôtres, soyez réformateurs, renoncez nettement aux doctrines de l'impotence, du radicalisme et du cumularisme.

La prochaine réunion du jury de police sera certainement intéressante et édifiante. Car il s'agira de prendre, selon la doctrine reçue, possession de la paroisse comme d'une propriété personnelle.

—La vieille Maison de Cour de la paroisse a été saisie et mise en vente. Pourquoi donc? Le jury de police a jadis employé M. H. Leman comme médecin de paroisse, et ne l'a pas payé. M. Leman réclame, obtient jugement et saisit. Nos jurés de police, depuis six ou sept ans, ont été des gouffres. Ils prenaient tout et ne rendaient rien. Mais ne parlons pas de réforme. C'est là un mot qui sonne mal aux oreilles de Sheridan, Kellogg et consort.